

THOMAS DAY



MARIPOSA

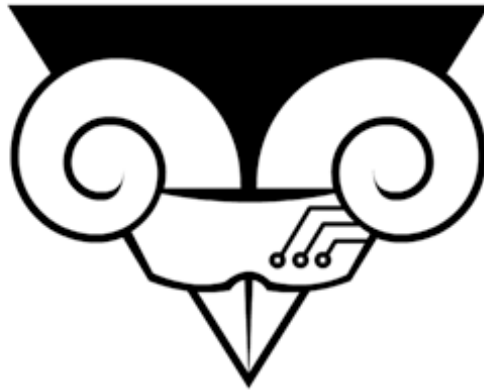
# Mariposa

Thomas Day



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme [e.belial.fr](http://e.belial.fr) ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Bérial'

Nouvelle extraite du recueil « Sept secondes pour devenir un aigle », publié en septembre 2013 aux éditions du Bérial', ouvrage publié sur la direction d'Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-518-7

Parution : septembre 2013

Version : 1.0 — 26/09/2013

© 2013, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2013, Aurélien Police

# Mariposa

*Pour Christopher Priest, en signe d'admiration...*

*« Je ne me laisserai pas ensevelir sans prendre ma revanche,  
sept fois je renaîtrai pour reprendre les armes. »*

Extrait du télégramme d'adieu de Kuribayashi Tadamichi,  
général de l'armée de terre en poste à Iwo Jima.

## 1.

La mer Pacifique – las islas infortunadas – Mariposa

VENDREDI VINGT-HUITIÈME octobre mil cinq cent vingt<sup>1</sup>, nous saillîmes hors du Chenal de Tous-Les-Saints — ainsi nommé par notre Capitaine général — et nous entrâmes en la mer Pacifique où nous voguâmes deux mois et vingt jours sans prendre vivres ni autres rafraîchissements et nous ne mangions que du vieux biscuit tourné en poudre et du rat payé un demi-écu par tête à celui qui l'avait amorté de la sciure de bois des peaux de bœuf de la grand vergue mis à tremper dans l'eau de mer cinq jours longs et cuits sur la braise. Nous buvions une eau jaune si infecte que les Indiens lui préféraient leur urine et

---

<sup>1</sup> Date d'entrée du journal, la virgule vaut point. (N.d.T.)

s'empoisonnaient *semper et semper*<sup>2</sup>. Les gencives de la plupart de nos gens croissaient dessus et dessous, si fort qu'ils ne pouvaient manger et qu'ils en mourraient. Et pour ce seul octobre la mer reçut le corps de dix-neuf de nos gens rendus à Notre-Seigneur et à sa mère Marie.

Nous fîmes trois mille lieues par la mer Pacifique quand nous arrivâmes en vue des premières îles par trois à quatre degrés de latitude nord, guidés par Notre-Seigneur crûmes-nous car les équipages dans la souvenance du départ mutin du San Antonio s'agitaient davantage chaque jour pris de colère ou de désespoir passant parfois de l'un à l'autre. Deux îles plates bordées d'une végétation tissée serrée archipel et récifs sans fond alentour ; déçu de ne pouvoir s'en approcher sans risque assombri par la végétation salée et le manque de relief si peu propice à la découverte de rafraîchissements notre Capitaine général les nomma Islas Infortunadas.

Nous fîmes encore cinquante lieues vers le ponant et nuitamment la vigie aperçut la pointe vive d'un feu alors que se dessinaient à peine les contours d'une île plus large d'une meilleure altitude que les précédentes. Pour attendre matin la flotte jeta l'ancre dans le gouffe. Nuit durant le chapelain de la *Victoria* hurla trouvant sur lui papillon à la nuque décorée par la nature d'un funeste crâne humain dessiné jaune davantage que blanc.

L'aube bientôt éclaira les nettes formes de l'île et notre Capitaine guide lui donna nom de Mariposa par cause de la peur du chapelain qui avait fait fleurir mille sourires et moqueries chez nos gens. Une végétation marécageuse inextricable de hauts arbres aux épaisses racines emmêlées cernaient les côtes visibles. L'île contournée vers le ponant avant de le laisser bâbord nous trouvâmes mouillage et petite plage sous zénith. Sitôt à l'ancre, la plaisanterie vint aux gens car par ses deux monts ses deux jambes de végétation marécageuse faisant baie sa plage blonde en son centre certains en l'île virent femme offerte. Et dans la bouche des Indiens illettrés et des bas Sévillans Mariposa prit bien d'autres noms. Ni meilleur qu'eux je souris au spectacle des hommes heureux depuis longtemps et du chapelain encore plus mécontent.

Ce jour, soixante hommes débarquèrent sous le commandement de notre Capitaine général pour prendre fruits, venation et rafraîchissements.

---

<sup>2</sup> En latin dans le texte. (N.d.T.)

Mariposa – Magellan blecié ou amorti

Dimanche trentième octobre mil cinq cent vingt, jour funeste. Adevalés du plateau aux papillons, repoussés jusqu'à la plage trente-neuf de nos gens tirèrent chaloupes à la mer et rejoignirent la flotte pendant que l'artillerie donnait. Aux bateaux ils dirent à l'officier responsable des actes qu'en escarmouche notre Capitaine général blecié à la jambe par les sauvages de cette île fut abandonné alçor et une vingtaine de gens avec lui tombés sous les lances ou le crâne écrasé par casse-tête. Petits peau noire cheveux frisés une défense de phacochère passée à travers narines et parfois l'ombilic ainsi le Diable a-t-il créé sur un paradis de fausseté les démons qui par agiers ont amorté nos gens pour sûrement les manger. Fort de quarante arquebuses et six bombardes le capitaine Juan Sebastian Elcano fit tonner à quatre semonces l'heure les canons de la *Victoria* et lança une expédition de rescousse sans nuit attendre. Sous la lune déjà bien haute nos gens revinrent moins nombreux que partis avec rafraîchissements fruits mais sans notre Capitaine général. Son destin restera à jamais inconnu car affaiblis par tant de pertes effrayés par un long prêche de notre chapelain nous lèverons l'ancre lundi à la recherche d'une île de Notre-Seigneur dans l'espoir de trouver Ses provendes. Puisse-t-Il régner sur les prochaines terres et ne pas nous avoir abandonnés.

Entrée des 28 et 30 octobre 1520 du journal d'Antonio Pigafetta traduit du castillan (XVI<sup>e</sup> siècle) et de l'italien (XVI<sup>e</sup> siècle) par Umezaki Kaneda, chef de département du centre d'Histoire Maritime de Yokohama.



## 2.

Jeudi 20 novembre 1941

Kotoko, mon amour,

Mon ami Kaneda nous a quittés aujourd'hui pour la base navale d'Okinawa, d'où il rejoindra son austère bureau de Yokohama ; il a promis de m'envoyer le texte du « testament de Magellan » dès qu'il en aura fini la traduction. Il aimerait aussi effectuer des tests sur le papier pour s'assurer qu'il s'agit bien d'un document vieux de quatre cents ans et non d'un faux fabriqué avec habileté. Le document rédigé en portugais, conservé dans une pince de homard transformée en poire à poudre noire, était très abimé quand les archéologues du Centre d'Histoire Maritime l'ont découvert sur le site de fouilles principal. De nombreux passages sont illisibles — que l'on comprenne le portugais ou non. De la disparition de Magellan, Antonio Pigafetta ne nous dit presque rien : « blecié ou amorti ». Blessé ou mort. Les journaux de bord du XVI<sup>e</sup> siècle étaient d'habitude très succincts ; avec Pigafetta c'est pire, d'autant plus que les us et coutumes des peuples pacifiques, la faune et la flore exotiques l'intéressaient avant tout, y compris son propre sort (il ne se met en scène que trois fois dans tout le journal). Mais la concision de son journal d'expédition n'explique pas tout. Elle n'explique pas pourquoi il place Las Islas Infortunadas, « de trois à quatre degrés de latitude nord », alors que ces ilots ont été clairement identifiés et se trouvent quatre degrés de latitude sud. Mariposa se trouve un peu plus au nord, vers l'ouest évidemment, cent kilomètres au nord de Bougainville, cent-vingt kilomètres à l'est de la Nouvelle-Irlande. Après avoir trouvé le détroit qui porte maintenant son nom, Magellan n'a visiblement jamais passé la ligne d'équateur sur la route qui l'a mené au nord des îles Salomon. Pigafetta ne pouvait l'ignorer. « De trois à quatre degrés de latitude nord » : une erreur d'inattention au moment de la mise au propre du journal, une erreur volontaire ? Il n'y a aucune mention de longitude dans cette partie

du journal ; encore une fois, pourquoi ? Si Magellan a calculé la latitude, il a dû aussi calculer la longitude. Le journal du premier tour du monde étudié depuis plus de quatre cents ans est une édition au propre de 1523 établie par Pigafetta lui-même à son retour en Espagne. L'homme disparaît en août 1524 : on le voit pour la dernière fois sur les routes de sa Lombardie natale. On le dit embarqué à Venise pour combattre les Turcs. Certains estiment qu'il a pu rester cloîtré dans sa maison jusqu'au jour de son décès, mais aucun registre de la ville de Vicence ne fait état ni de sa mort ni de son enterrement. Il était revenu riche et célèbre de son tour du monde (Charles Quint l'avait récompensé d'assez d'or pour qu'il puisse s'acheter des terres et un meilleur titre) ; comment sa mort aurait-elle pu passer inaperçue ?

Pigafetta croyait que Mariposa était une île du Diable. Et s'il avait quand même essayé d'y retourner, hanté par le destin inconnu de Magellan ? Non, c'est vraiment improbable. Cette énigme vieille de quatre cents ans me passionne ; l'enthousiasme de Kaneda est contagieux. Je me souviens au mot près de ses explications et de ses longues digressions sur le savoir médical au XVI<sup>e</sup> siècle, les européens porteurs de germes mortels pour les populations locales, la navigation au sextant ou en se fiant aux étoiles. Mariposa devait hanter Pigafetta, troubler ses pensées et son sommeil, surtout que lui, contrairement à moi, a voyagé aux côtés de Magellan et del Cano, participant au premier tour du monde à une époque où on avait plus de chance d'y laisser la vie que de revenir sain et sauf dans la douce chaleur de son foyer.

Les Japonais ont découvert l'île en 1734 et l'ont baptisée Onibaba (vue du ciel, elle ressemble davantage à un crabe qu'à une femme décapitée, mais peu importe ; vue de la baie, dos à l'ouest, la perspective est évidemment tout autre). Malgré de nombreux contacts avec les commerçants portugais, en 1734, les explorateurs du shogun Yoshiharu ignoraient tout ou presque du voyage de Magellan. À cette époque, l'île n'était plus habitée depuis au moins un siècle, voire deux. Il a fallu six mois d'occupation continue aux troupes de l'Empire, en 1938, pour trouver des traces du village, et près de trois ans de fouilles pour déterrer sans l'abîmer l'ingénieux bac de terre cuite, de conception indigène, qui contenait la pince de homard et divers autres objets de l'expédition de Magellan (contrairement à Kaneda, je n'ai aucun doute : nous avons trouvé des reliques du voyage de Magellan). L'archéologie est un travail d'une précision et d'une méticulosité inouïes ; faire les choses bien prend un temps à la limite du concevable : chaque objet doit être dégagé, grain de poussière après grain de poussière. Extraire des objets du sol, leur redonner vie en utilisant un pinceau, c'est tout à fait japonais comme discipline.

Le départ de Kaneda et de ses archéologues provoque bien des rumeurs chez les hommes ; ainsi, l'amirauté retire tout le personnel civil des îles occupées. Quelque chose se prépare, quelque chose de grande envergure. J'ai ordonné à deux hommes de se relayer à la radio, sur notre fréquence, afin qu'aucun message ne puisse nous échapper.

Nous quittons le site de fouilles demain pour le mont oriental, « le sein droit de la femme démon » comme disent les hommes, c'est là que nous allons installer notre nid de mitrailleuse, enterrer nos réserves d'eau potable. Tomokawa a trouvé une source dans les grottes. Une température douce la nuit va faire du bien au moral des hommes. Sur le plateau, même si tous ces papillons sont magnifiques à regarder, on cuit. Grillé quand il ne pleut pas. À la vapeur, dès que la mousson revient.

Ceci est le sceau du lieutenant Takakura Ryûhei, officier de sa majesté l'Empereur Showa.

\*

Mercredi 31 décembre 1941

Kotoko, mon amour,

J'ai reçu aujourd'hui la traduction que Kaneda a faite du testament de Magellan. Je suis déçu, à un point difficile à imaginer.

Le grand navigateur va mourir, il le sait, comme il sait qu'il va être enterré avec ses hommes au milieu des arbres à papillons et il pleurniche. Malgré sa blessure à la jambe, il a aidé à creuser les tombes très espacées les unes des autres. Il pourrait utiliser le temps, le papier et l'encre qu'on lui a laissés, pour décrire les indigènes, leur façon de vivre, de s'habiller, mais non ! Il se plaint de la douleur, de l'épuisement, du manque d'égard dont il est victime. Il s'apitoie. Il n'a aucun amour propre, c'est douloureux à lire, il salue chaque membre de sa famille laissé derrière lui, ses deux rois (celui dont il est le sujet ; celui qui a payé son expédition), les nobles sévillans et j'en passe.

Trois pages de jérémiades sans grand intérêt.

Aucune idée ne s'élève de ses mots, aucune spiritualité, aucune force, tout reste si bas, à hauteur de boue. À hauteur de tombe, ai-je envie d'écrire. Quelle déception !

Des indigènes qui l'ont blessé à la jambe et capturé, il ne dit presque rien. Qu'il n'y a aucune femme dans le village, aucun enfant, aucun animal domestique. Que le chef lui a pressé plusieurs fois la

poitrine avec une graine marron plus ou moins en forme de cœur allongé. Il a d'abord cru qu'il s'agissait d'une vieille dent animale.

Vers la fin du testament, Magellan émet l'hypothèse que Mariposa est une sorte de sanctuaire, que les indigènes qui l'ont blessé sont sans doute des prêtres païens ou des gardiens. Le navigateur est étonné par leur excellente santé générale et la blancheur de leurs dents, lui qui, comme tous les hommes de son expédition, a la denture en si mauvais état.

Les arbres à papillons commencent à perdre leurs fleurs. J'ai pensé aux cerisiers de chez ton père, je n'ai pas pu m'en empêcher.

Tu me manques, Kotoko. Tu ne me parles pas de grossesse dans ta dernière lettre, j'en déduis que ça n'a pas marché. J'en ai maintenant autant envie que toi. Nous réessayerons à la prochaine permission ; nous irons avant faire de généreuses offrandes au temple d'Inari Okami. Une petite fille me ferait un plaisir immense, même si je sais qu'on attend plutôt d'un officier qu'il veuille un garçon comme premier né.

Le mois de mars me semble terriblement lointain.

Dans mon esprit, tes traits disparaissent, j'ai toujours tes deux photos, celle que je montre volontiers et celle que je ne montre pas. Rassure-toi, je ne me trompe jamais !

Ceci est le sceau du lieutenant Takakura Ryûhei, officier de sa majesté l'Empereur Showa.

(Pli personnel visé par le service de censure impérial — deux phrases supprimées.)

\*

Mercredi 25 février 1942

Kotoko, mon amour,

Ma permission de mars a été annulée.

Cette décision n'a pas été justifiée par ma hiérarchie, mais elle est évidemment due à la progression des troupes américaines. L'Empire ressemble aujourd'hui à une fleur éclose ; durant les semaines à venir, des milliers de jeunes soldats ennemis vont venir mourir sur le tranchant de ses pétales, rougissant à jamais l'Océan Pacifique.

Tu me manques terriblement.

J'ai déposé une nouvelle demande de permission pour juin.

Si tu pouvais faire d'autres photos, j'en serais ravi ; cette guerre va durer, la route est longue jusqu'à Washington.

Ceci est le sceau du lieutenant Takakura Ryûhei, officier de sa majesté l'Empereur Showa.

(Pli personnel visé par le service de censure impérial — aucune phrase supprimée.)

\*

Mardi 17 mars 1942

Kotoko, mon amour,

Hier nous sommes retournés sur le plateau chasser le phacochère. Des fruits ont poussé sur certains des arbres à papillons. C'est la première fois que j'en vois en trois ans de présence presque ininterrompue sur l'île.

Nous en avons cueilli un qui nous a semblé mûr. Nous l'avons partagé en douze parts égales. Conformément à mes ordres, un des hommes a été tiré au sort pour ne pas le goûter, car nous ignorons tout de son éventuelle toxicité. Par une étrange ironie du sort, c'est Jinko Kuranosuke, notre cuisinier, qui a pioché la mauvaise pièce de Mah-jong. La chair orange du fruit à papillons ressemble à la mangue par sa texture, elle est incroyablement âcre — je ne suis pas sûr que ce soit le bon adjectif. En la goûtant, j'ai tout de suite pensé aux plaquelines orangées qu'achetait parfois ma mère.

Le sergent Serizawa, qui souffrait d'une carie, nous assure que le fruit a eu une action antalgique immédiate.

Ce matin, aucun de nous n'est malade ; durant la nuit personne n'a vomi ou n'a été pris de nausées. Oishi, qui se plaignait de sang dans ses selles depuis plusieurs jours, semble débarrassé de son hémorragie interne bénigne. Certains ont trouvé le fruit bon, d'autres pas.

L'expérience semble avoir soudé les hommes. En tout cas, ils étaient tous d'humeur joyeuse au lever du soleil. Ils ont cuit le riz en chantant des chansons légères qui, je le crois, ne t'auraient pas déplu. Celle sur la divinité des toilettes était hilarante.

Si rien ne se passe d'ici demain, je donnerai la permission aux hommes de cueillir d'autres fruits à condition qu'ils me gardent les noyaux.

Que je suis bête, j'ai oublié de te dire (enfin, écrire) ; le noyau du fruit est évidemment cette graine brune en forme de cœur allongé que le

chef du village a montré à Magellan avant de le tuer ou de le faire tuer. C'est vrai qu'on dirait un peu une dent de carnassier fossilisée.

J'aimerais offrir ces noyaux au jardinier de l'Empereur. Ces arbres à papillons sont vraiment magnifiques, surtout en fleurs. Ils fleurissent ici entre novembre et décembre, ce qui devrait sans doute correspondre à mai-juin au Japon. Puis de nouveau en juin et juillet, mais de façon nettement moins marquée. J'ai toutefois peur qu'ils ne résistent pas aux hivers de Tokyo.

Je t'embrasse, et ne fume pas trop de cigarettes ; tante Ono m'a écrit pour me dire que tu en achetais un paquet chaque semaine malgré les augmentations de prix.

Ceci est le sceau du lieutenant Takakura Ryûhei, officier de sa majesté l'Empereur Showa.

(Pli personnel visé par le service de censure impérial — sept phrases supprimées, ainsi que le post-scriptum au complet, sans rapport aux affaires de guerre mais jugé trop licencieux.)

\*

Vendredi 10 avril 1942

Kotoko, mon amour,

J'ai bien reçu les hameçons, merci.

Hier, victoire de Bataan, aux Philippines.

Longue vie au général Nagano Kameichiro qui a capturé plus de soixante-dix mille de nos ennemis.

Nous avons fêté cette grande victoire comme il se doit, avec un barbecue de phacochère frotté avec du piment cueilli dans notre potager. Jinko a accompagné la viande de riz gluant d'un caramel très liquide de fruits à papillons. Cuite, la chair du fruit perd son « astringence », c'est Jinko qui a retrouvé l'adjectif adéquat. J'ai sept noyaux maintenant ; tous les fruits n'en donnent pas, certains sont apyrènes, c'est étrange, non, pour un fruit à graine unique, surtout quand on observe l'incessant ballet des insectes pollinisateurs ? Décidément, ces arbres à papillons ne sont pas des plantes comme les autres.

Puisque je suis dans le registre des bizarreries, j'ai l'impression que les plants se sont redressés depuis que nous occupons cette île ; les arbres me semblent aujourd'hui plus grands que dans les souvenirs que j'ai de

mon arrivée à Onibaba. La mémoire est une énigme condamnée à ne jamais être percée.

Tu verrais comment les hommes se sont installés dans notre réseau de cavernes... Le sergent Serizawa sculpte du bois flotté avec son tanto. Des baigneuses sans kimono, j'ai un peu peur de l'avouer. Il s'est aussi lancé dans un hommage horizontal au plus étrange tableau de Hokusai, je suis sûr que tu vois lequel (aucune chance que la censure impériale laisse cette phrase ; dommage, je t'imagine en train de rougir en plaçant ta main délicate devant la bouche). Jinko a pêché une raie au harpon ; j'essaierai les hameçons demain. Masahito Kondo joue de la flûte — il s'est grandement amélioré depuis son arrivée. Nous faisons des essais de lampe à huile solidifiée avec le gras des phacochères. La flamme est chiche, l'odeur est écœurante et donne faim. Ce n'est pas une grande réussite, mais ça nous occupe après la tombée de la nuit. Malgré les moustiques, la chaleur et la boue, malgré l'immense distance qui nous sépare des nôtres, tout le monde est éclatant de santé, plein de joie, les dents blanches comme de la porcelaine.

Tu me manques, le matin surtout.

Je t'aime.

Ceci est le sceau du lieutenant Takakura Ryûhei, officier de sa majesté l'Empereur Showa.

(Pli personnel visé par le service de censure impérial — trente-trois phrases supprimées.)

\*

Samedi 4 juillet 1942

Kotoko, mon amour,

Hier, notre glorieuse armée a pris le contrôle de Guadalcanal. Une grande victoire.

Gloire à l'empereur !

Les hommes ont un moral d'acier.

Longue vie ! Longue vie ! Longue vie !

Aujourd'hui, c'est la fête nationale américaine. Le savais-tu ?

Je crois que nous leur avons bien gâché leurs festivités. Pour nous détendre, nous jouons sur la plage au baseball avec des bâtons et une boule de caoutchouc végétal qui n'est pas aussi ronde que nous le souhaiterions.

J'écris à l'ombre d'un cocotier qui semble vieux d'un siècle ou deux.  
Ce matin, j'ai beaucoup pensé à toi.

Je t'aime.

Ceci est le sceau du lieutenant Takakura Ryûhei, officier de sa  
majesté l'Empereur Showa.

(Pli personnel visé par le service de censure impérial — quarante-  
sept phrases supprimées.)



### 3.

Everett McGoyne — enregistrement #1 / première partie

Ça enregistre, là ? C'est parti ?

Je peux avoir une cigarette ? File-moi tout le paquet pendant que tu y es. Fumer me permet de me concentrer.

Merci.

Pendant la guerre, j'ai passé des jours entiers à fumer, il y avait que ça à faire.

[Bruit de briquet zippo — tabac qui grésille — inspiration — longue expiration]

[T'es retourné dans le Pacifique, McGoyne, et pas sur une île au hasard, et pas avec n'importe qui. On veut toute l'histoire.]

Franchement, je vois pas ce que cette histoire a d'intéressant. Et comment la raconter ? Si je vous raconte tout, vous allez faire quoi ensuite ? Me garder en cage quelques années ? Une balle dans la nuque et on n'en parle plus ? En fait, je crois pas, c'est si peu américain le coup de la balle dans la nuque. Une corde à piano, une décharge de chevrotines, un trou dans le désert des Mojaves ?

D'ailleurs, on est où là ? Dans une usine de Pasadena ? Burbank ? J'ai vu des cartons dans les couloirs. Abbott Pharmaceuticals, Californie. Jamais entendu parler. Vous m'avez mis dans une cage à orang-outan avec un seau de peinture vide ; l'odeur des singes a pas disparu. Vous me prenez pour un con ?

Si vous n'êtes pas du gouvernement, vous êtes qui ? Vous bossez pour la *yiddish connection* ?

Non ?

Vous suez pour Abbott Pharmaceuticals ?

[On va pas y passer la nuit, McGoyne. Onibaba, on veut tout savoir...]

C'est qu'un caillou couvert de jungle... Vous en avez mis du temps à me retrouver.

C'est à Onibaba que vous vous intéressez ou au lieutenant Takakura Ryûhei ?

[Les deux, McGoyne.]

Si vous rêvez d'intelligence avec l'ennemi ou un truc de ce genre, vous allez être déçu. Je n'ai rencontré Takakura qu'après la guerre.

J'étais à Onibaba fin 42, début 43 et, de nouveau, en juillet 48. Franchement, y'a pas grand-chose à raconter, et si je savais raconter une histoire, j'aurais été scénariste pour monsieur Hughes, pas son garde du corps.

[Puisque t'en parles, comment t'avais trouvé ce boulot ? Je veux pas te vexer, mais t'as une gueule à faire peur à la plus aguerrie des actrices.]

C'est vrai, Latin Lover, qu'à l'exception des filles qu'on paye d'un billet de cinq, j'ai plus trop de succès depuis la fin de la guerre.

Après Iwo Jima, d'où je suis reparti avec cette magnifique beauté brute et asymétrique, ma « gueule à faire peur », comme vous dites, l'armée m'a renvoyé au Presidio pour bosser dans les bureaux. Ça manquait pas d'officiers amochés dans les parages. Taper l'hommage des armées aux familles, c'était pas mon truc. J'ai un peu râlé et ils m'ont coupé les galons. Ensuite, j'ai bossé au mess ; l'épluchage et la plonge... c'était pas mon truc non plus. Finalement, on m'a envoyé sur le plateau d'*Aventures en Birmanie* de Raoul Walsh, avec Errol Flynn, qui n'est évidemment pas un film de propagande, n'a jamais été conçu comme un film de propagande et ne sera jamais considéré comme un film de propagande, la propagande étant une ruse nazie indigne du grand aigle américain.

C'était entièrement filmé dans les studios de la Warner et à l'arboretum de Los Angeles. J'ai vite sympathisé avec Walsh qui m'a donné un petit rôle de soldat et m'a appris un truc : « Pour bien voir le monde, il faut avoir perdu un œil. » John Ford vient de perdre un œil en Corée, vous étiez au courant ?

Walsh m'aimait bien, on allait se cuire avec lui, Brown et les autres gueules du film, à Santa Monica, Beverly Hills ou même Tijuana, des fois. Y'avait toujours des poules dans le coin, d'autres gars du cinéma, quelques gangsters gominés. C'est comme ça que j'ai rencontré monsieur Hughes, à Santa Monica. Il m'a proposé du boulot dès qu'il a su que j'avais piloté quelques PBY pendant la guerre.

[OK. Revenons à cette île maudite...]

Maudite ?

L'imaginez pas comme l'île de *King Kong*... Y'avait pas de dinosaures, pas d'indigènes à moitié nus et aucune actrice perdue loin de chez elle. C'est juste une plage bordée de mangrove des deux côtés, un plateau de moyenne altitude, des coteaux de jungle impénétrable et deux

petites montagnes qui culminent à 2500 et 3000 pieds. Pas vraiment de rivière, juste quelques sources d'eau douce tarées à la saison sèche. L'île est inhospitalière pendant la saison des pluies, à cause des moustiques et de la boue ; elle est encore plus inhospitalière durant la saison sèche puisqu'on n'y trouve plus une goutte d'eau potable.

Tout a commencé après Guadalcanal...

Onibaba est si petite qu'on la trouvait pas sur la moitié des cartes militaires avant 1941. Comme vous le savez, les Japonais appellent cette île « femme démon » ou un truc de ce genre. Nous, on l'appelait I401S au début, vocable officiel, puis après c'est devenu Femme Fatale ou Blondie, à cause de sa plage de sable clair. Mais bon, je peux pas vous raconter cette histoire en partant de ce qui s'est passé là-bas en 42-43. C'était juste la guerre, hamburgers frites contre poissons crus bols de riz. Rien de très intéressant. Pendant que nos troupes victorieuses à Guadalcanal prenaient du bon temps à Melbourne pour préparer la seconde grande offensive de la campagne du Pacifique, nous on préparait le terrain, au propre comme au figuré.

En fait, même si ça vient après, tout a commencé l'été 48, chez monsieur Hughes, dans sa villa de Santa Monica. Les histoires ça marche pas toujours quand on suit l'ordre chronologique. Il y a d'autres logiques que celle de la flèche du temps.

Moi, quand je pense à Blondie, qui n'avait guère revêtu d'importance à mes yeux lors de mon premier séjour sur place, je pense à ce qui m'a fait y retourner : une rencontre inattendue à une fête hollywoodienne typique...

Imaginez de la musique, trop forte, beaucoup d'alcool, beaucoup de marie-jeanne, un peu de poudre, des actrices, des poules qui se verraient bien devenir actrices, des gamines qui n'auraient pas dû être là, des vedettes, des scénaristes et des financiers. Ce soir-là, Flynn avait trop bu et essayait de se faire sucer par une starlette qui avait sérieusement plus envie d'un vrai rôle que d'une queue dans la bouche. Monsieur Hughes n'était pas sorti de son bureau, même pas pour accueillir les plus illustres de ses invités. Ce qui ne surprenait personne. Une foule bruyante de gangsters, des hommes de Siegel, de Mickey Cohen, toute la juiverie à main armée du sud de la Californie s'était agglutinée autour de la piscine, autour des filles en maillots baissés jusqu'au nombril et de ce jeune gars, Fuller, cette grande gueule qui avait fait la guerre, comme nous tous, et avait été parmi les premiers à voir les fours crématoires de ces putains de nazis. Vous méprenez pas, j'ai rien contre les juifs, et je déteste ces gars, les nazis, autant que j'ai détesté les Jap' du 7 décembre 1941 jusqu'à la fin de la guerre.

[Vous ne les détestez plus ?]

Oh non. Maintenant, je les respecte trop pour ça. Et c'est la faute de Blondie et du lieutenant Takakura Ryûhei.

Les Jap', lui en particulier, m'ont appris un sacré truc. LA grande leçon, avec un LA majuscule.

Pearl Harbor, les chambres à gaz, les fours crématoires, un cadavre piégé dans la jungle d'Onibaba, les kamikazes, une femme qui se fait sauter avec son bébé pour tuer le maximum de marines, et de notre côté deux bombes atomiques... Vous voyez le tableau ? Qui sont les bons, qui sont les mauvais ? Avant Nagasaki et Hiroshima, je me sentais clairement dans le camp des bons ; après, c'était une toute autre histoire. Deux bombes atomiques sur des populations civiles. C'est pas un crime de guerre, ça ? Comment on en est arrivé là ? C'est une bonne question, non ? Je vous rassure : j'ai pas la réponse. En fait, votre déception ne fait que commencer, je n'ai *aucune* réponse.

Les Jap' m'ont appris le respect de l'ennemi et le respect de l'Ancien Monde, celui d'avant les bombes atomiques.

Ils aiment le passé, le respectent, et ils ont raison, on a beaucoup de choses à en apprendre.

Nous sommes un pays trop jeune pour avoir autant de sagesse.

Vous êtes pas de la CIA, sinon vous auriez déjà commencé à dégueuler.

Vous bossez pour qui ?

[Tu crois vraiment qu'on va te le dire ? Si on revenait à cette soirée à Santa Monica, McGoyne...]

Ouais, je sais, je parle trop, ça part dans tous les sens. Ça a toujours été mon problème. J'arrive pas à filer droit.

J'étais près de la piscine, pour mater les filles, je vais pas mentir. D'un coup de coude un brin vicieux, j'ai poussé Flynn à la flotte, « oups, pardon Errol ». Je m'apprêtais à évacuer sa starlette récalcitrante — si tu suces pas la star, comment veux-tu faire carrière ? — quand Toby est venu me voir pour me dire que monsieur Hughes m'attendait dans son bureau. Ce genre de truc arrivait à chaque soirée : on malmène un peu un convive et le mogul vous tape sur les doigts, mais là ça clochait, je venais à peine de faire plonger Flynn et jamais il n'aurait osé se plaindre auprès du boss. Trop fier pour ça, Capitaine Blood.

Je me suis grillé une Lucky, j'ai englouti la moitié de ma flasque de Jameson et j'y suis allé. Cette putain de nuit était brûlante et visqueuse ; je me sentais comme coincé entre les fesses du Diable assis sur son barbecue préféré, ça me rappelait Blondie, les derniers jours avant la mousson, quand vous avez l'impression de fendre l'air comme on fend les flots d'une piscine trop chaude, avec votre chemise trempée qui vous

[Les Escargots se cachent pour mourir](#)

[Pour une poignée d'helix pomatias](#)

[Le Cimetière des astronefs](#)

**Lucius SHEPARD**

[Le Dragon Griaule](#)

[Aztechs](#)

**Roland C. WAGNER**

[L.G.M.](#)

**Joëlle WINTREBERT**

[La Créode et autres récits futurs](#)

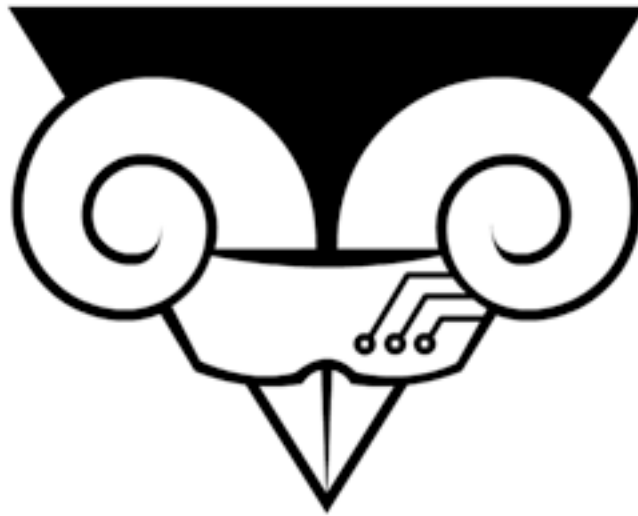
**A paraître en numérique**

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des ciex étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



# e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBelial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.